

« Une science et un art de l'écoute et de l'écho. »

Désaliénisme et psychanalyse.

La psychanalyse s'est constituée et a progressé en intégrant des disciplines qui lui sont étrangères. Cet exogène devenu part intégrante de notre corpus nous est transmis par les psychanalystes qui nous ont précédés ou accompagnés. Mais il y a aussi la part exogène qui vient de nos intérêts personnels, de nos pratiques ou de notre formation initiale, et que nous intégrons à nos outils.

Pour ma part, j'étais psychiatre, confronté donc à l'épreuve de la psychose qui a été une des sources majeures de l'enrichissement de la psychanalyse dans ces dernières décennies. Je fuyais les asiles et la psychiatrie traditionnelle qui me paraissaient un exercice de coercition, de soumission imposée, qui m'était insupportable. Comme d'autres, j'avais entendu parler d'un lieu particulier, à Corbeil-Essonnes, créé par un certain Lucien Bonnafé, où s'exerçaient une liberté singulière et des pratiques qui se disaient désaliénistes. Dans le même temps je poursuivais une formation psychanalytique dont l'objectif se voulait aussi désaliénant.

A l'époque, nous vivions un véritable clivage entre la psychiatrie et la psychanalyse. Une psychanalyse divisée entre freudiens orthodoxes et lacaniens, pourtant réunis sur plusieurs points : le silence de l'analyste, la non-réponse à la demande, la neutralisation du contre-transfert, l'horreur de l'acte. Seuls quelques lieux très minoritaires, que je ne

connaissais pas encore, prônaient un engagement transférentiel du psychanalyste.

Corbeil était aux antipodes de cette attitude. La liberté, l'inventivité, l'engagement régnaient dans ce lieu, qui par ailleurs n'était pas comme partout sans conflits.

Mais venons à l'origine. Elle se situe pendant la guerre à l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban, en Lozère. Les nazis, aidés par les autorités françaises, avaient décidé le meurtre massif, le génocide des malades mentaux, en affamant les patients hospitalisés. Quarante mille patients sont morts de faim. Certains hôpitaux ont collaboré, d'autres ont résisté passivement en cherchant de la nourriture par des moyens détournés, un seul, Saint-Alban, a résisté activement.

Se trouvaient alors là un communiste résistant, ami du mouvement surréaliste, Lucien Bonnafé, et un anarchiste espagnol, François Tosquelles, qui avait fui le franquisme en passant par les camps de détention français. Pour assurer la subsistance, l'hôpital s'ouvre sur l'extérieur. Dans le même temps, on héberge de faux malades, juifs ou résistants. Il y eut ainsi Paul Eluard, poursuivi pour avoir écrit le poème « Liberté », avec son épouse, Tristan Tzara, ou Georges Canguilhem.

A leur grande surprise, car ce n'était pas le but initial de l'opération, un grand nombre de patients s'avéra aller beaucoup mieux. De cette découverte, comme disent les chercheurs aujourd'hui par sérendipité, de l'effet pathologisant, chronicisant et iatrogène de l'institution asilaire, allaient naître les deux grands courants psychiatriques de l'après-guerre, la psychothérapie institutionnelle et le désaliénisme. Bonnafé et Tosquelles sont restés amis toute leur vie, en même temps qu'ils

construisaient des dispositifs et des pratiques absolument opposées, mais toutes deux dans une visée humaniste et proche de la psychanalyse.

La psychothérapie institutionnelle, développée par Tosquelles puis par Jean Oury venu travailler à Saint-Alban après-guerre, avait pour objectif de soigner l'institution, puis de se servir de cette institution devenue « bonne » pour soigner les patients.

Le désaliénisme au contraire prônait une rupture avec l'institution asilaire, pour s'ouvrir vers l'extérieur. Des hommes, pas des murs, et la psychiatrie dans la cité étaient les idées force. Il s'agissait d'établir une porosité permanente, où le dehors pouvait venir dedans sans aucune forme de frontière, et où les soignants comme les patients investissaient tous les lieux ordinaires du dehors, de la cité. Aux Mozards, un préfabriqué qui représentait l'ensemble du service, on entrait comme dans un moulin, et quiconque s'y présentait était accueilli à tout moment.

C'est ainsi que Bonnafé, avec quelques autres et l'appui du ministère, créera le secteur psychiatrique dans les années 60. C'est aussi dans cette idée qu'il luttera contre toute forme d'exclusion et de discrimination des malades mentaux, même dans des lieux dits « institutionnels », et qu'il se rapprochera des hôpitaux généraux. Il imagine par exemple des services d'accueil où les lits utilisés pendant la nuit pourraient se transformer en divans la journée.

C'est au fil du temps que j'ai lu et compris la pensée de Bonnafé, dans laquelle j'avais été d'abord immergé par la pratique. On peut la résumer par les trois P : psychothérapie / poésie / politique.

Psychothérapie : tout part de la rencontre singulière avec le patient. Bonnafé est un ami de Lacan, avec lequel, dit-il comme une boutade, il a fait une psychanalyse au bistrot. Comme tous les surréalistes, il est marqué par l'inconscient, même si avec Lebovici et pour suivre le parti, il avait dénoncé la psychanalyse comme science bourgeoise. Il a une grande méfiance pour la psychopathologie, et même s'il estime les médicaments utiles, pour ce qu'il appelle la chimie. Méfiance aussi vis-à-vis des institutions : nous avons besoin, dit-il, d'hommes à la place des murs. Le singulier à la place de l'Un.

Poésie : cela renvoie au signifiant bien sûr, au jeu des métaphores, métonymies, oxymores. Il faut écouter la poésie de chaque récit, de chaque parcours de vie, mais aussi écouter la résonance poétique, riche de tous les sens, que ce récit produit en nous. C'est là l'écho dont il parle, autre nom du contre-transfert. « Je parle de la poésie au sens, de plus en plus explicite depuis le romantisme, d'un moyen de connaissance, d'une culture qui vise à percevoir... les bruits et les actions où se résout le commerce des hommes, les harmoniques ou les résonances. Je parle d'une expression qui vise à rendre et à éveiller les échos les plus amples, les plus distants de leurs prétextes, et les plus universels. »

Politique : le fou est celui qui est exclu, rejeté, discriminé, par la société et par lui-même. Le rôle du psychiatre est de le réhabiliter dans sa dignité d'homme et de citoyen. Droit au logement, à l'activité ou au travail, à la culture. La folie est à considérer dans toute sa dimension politique et sociale, et le secteur visera à travailler avec l'environnement au sens le plus large, ce qu'il appelle « la psychiatrie dans la cité ». Dans ce travail, le soignant est aux côtés du malade, pas en surplomb.

Ainsi se constituera un véritable travail en réseau avec le territoire et tous ses lieux : mairie, maison de la culture, théâtre, conservatoire, praticiens de ville, hôpital général, services sociaux ou de logement, commissariat, etc...

Quant à la folie, elle est « l'avatar malheureux d'une juste protestation de l'esprit, un juste combat contre une injuste contrainte ». On voit là aussi la dimension politique de la folie, que la contrainte soit externe comme pendant la guerre, ou qu'elle soit interne au sujet, mais par introjection ou incorporation de l'Autre en soi. Les psychotiques ne disent rien d'autre que le fait que ces voix qu'ils combattent leur sont étrangères. Vous voyez qu'on peut établir des passerelles métapsychologiques entre le travail avec les psychotiques, et ce qu'on pourrait nommer par ailleurs dans la clinique psychanalytique courante les surmoi tyranniques, ou les surmoi traumatiques. (1*)

J'ai mis longtemps à comprendre que le désaliénisme était aussi une pensée du transfert, sous d'autres termes. La psychiatrie est l'art de la sympathie. « Le contre-transfert, écrit-il, n'est autre que ce courant de sympathie au sujet en difficulté ». C'était la chose la plus frappante en arrivant à Corbeil. Dans les autres hôpitaux où j'avais travaillé, on disait constamment du mal des patients, hormis quelques préférés du service, on les traitait d'hystériques, de pervers, de paranoïaques, quand ce n'était pas d'imbéciles ou d'emmerdeurs. Là, on parlait, presque toujours, des patients avec respect et avec sympathie. L'écoute poétique remplaçait ces diagnostics d'état dont parle Pierre Delaunay, et qui sont, disait-il, comme des injures. Je parlerai plus loin du lien avec la pensée de la Fédération, et particulièrement avec ce que Pierre Delaunay appelait dans un de ses textes « l'amour nécessaire ».

Car vers la même époque, après quelques errances dans diverses écoles analytiques, j'ai atterri à l'atelier Bris-collages, animé à plusieurs voix par Michel Guibal, Lucien Mélése, Georg Garner et Pierre Delaunay. J'y ai entendu des choses étrangement en résonance avec le désaliénisme. Encore fallait-il pour s'en rendre compte effectuer les traductions nécessaires, savoir passer d'une langue à l'autre. Cette capacité de traduction, qui permet d'établir des passerelles conceptuelles, me paraît indispensable à notre époque où nous sommes influencés par des théories nombreuses, analytiques ou non, et ne pas rester enfermés dans une langue unique, quelle qu'elle soit.

On manifestait dans cet atelier la même idée d'engagement transférentielle. La Fédération des Ateliers de Psychanalyse, officiellement issue de la lignée lacanienne, était aussi profondément marquée par les idées ferenziennes, ce qui à l'époque n'était pas du tout courant, avec les notions de tact et d'empathie. On y parlait aussi de revisiter la linguistique lacanienne à partir du performatif d'Austin : « Quand dire c'est faire », qui sera à l'origine du transfert en actes et des « quatre transferts ». Quand la parole est un acte, c'est par exemple la promesse ou l'injure. Elle peut entraîner dans les crises ce « transfert catastrophe » selon le terme de Lucien Mélése.

La question de « l'amour nécessaire » dans certaines cures de patients difficiles est traitée par Pierre Delaunay. Elle prolonge les réflexions de Balint, qui avait été l'élève de Ferenczi, dans le « défaut fondamental ».

Chez Bonnafé, on « aimait » les patients. Il parle de la sympathie, au même endroit où nous parlerions de l'amour de transfert.

En psychanalyse, c'est la même chose si on accepte de se défaire de cette apathie revendiquée par Freud sous le terme de « neutralité », ou par Lacan chez qui l'analyste doit faire le mort, ou plus récemment par des analystes comme Laurence Kahn (« Le psychanalyste apathique et son patient post-moderne »). Réfléchissez à la façon dont, sauf moments transférentiels particuliers, vous vous sentez en sympathie avec vos analysants, ce qui ne serait pas nécessairement le cas dans la vie courante. Cette particularité du transfert est tout à fait étonnante, tout à fait propre à la psychanalyse, dont elle est certainement un des moteurs le plus puissant, avec bien sûr ce que Lacan appelle le désir de l'analyste. Mais ce désir, qui concerne l'objet a, ne suffirait pas dans nombre de cures, et surtout dans les plus difficiles.

C'est à ce point que Radmila Zygouris avait pu dire que lorsque nous n'aimons pas un patient, qu'il vient à nous irriter ou à susciter le rejet de notre part, elle pensait que c'était une des plus grandes douleurs que quelqu'un pouvait subir que de ne pas savoir à ce point se faire aimer.

C'était un homme énervé, tout le temps. Il était violent, insultant, menaçant, il faisait peur à tout le monde, il était voleur, escroc, il touchait dans des départements différents des allocations auxquelles il n'avait pas droit, il faisait des procès à tout le monde pour n'importe quoi, il manipulait les gens autant qu'il le pouvait. Il était le lieu d'une colère et d'un ressentiment insatiable et universel. Quand je l'ai connu, il passait la moitié de sa vie entre la prison et

l'internement psychiatrique. Son surendettement chronique lui faisait réclamer des curatelles, dont il demandait aussitôt la levée. Il a dû avoir près de vingt ou trente expertises. Une fois sur deux, il était déclaré pervers, et c'étaient la prison ou la levée de curatelle. Une fois sur deux psychotique ou paranoïaque, et c'étaient l'internement et la mise sous protection. A quoi servent les diagnostics, n'est-ce-pas ? Personne ne voulait le recevoir nulle part, mais il s'imposait partout, presque toujours sans rendez-vous. Il était unanimement craint. Un homme antipathique.

Quand il débarquait dans la salle d'attente, j'oscillais entre l'angoisse et l'accablement. Plusieurs fois, nous nous sommes violemment engueulés. Et pourtant voici 40 ans que nous nous connaissons, et je peux dire que j'ai pour cet homme un profond attachement, et lui de même. De la maison de retraite où il se trouvait, il m'appelait parfois : « Vous êtes la seule personne à qui je peux parler ». Nous avons un vrai lien.

J'ai essayé à plusieurs reprises d'entamer avec lui une démarche psychanalytique. Ça n'a jamais marché, il n'a pas pu, je n'ai pas su. J'ai essayé de l'adresser en psychanalyse avec d'autres collègues, en public, en privé. Il revenait en disant : « C'est un con, il ne comprend rien ». Cet homme n'aimait personne, enfin presque.

Un jour, pour une nième expertise, il tombe sur Lucien Bonnafé, alors en retraite mais toujours médecin expert. Surprise, quelques jours plus tard, il me dit : « J'ai rencontré un homme extraordinaire, je ne sais pas si vous le connaissez, il s'appelle Bonnafé, vraiment quelqu'un de bien ! ». C'était la première fois que je l'entendais dire du bien de quelqu'un, en tout cas d'un soignant. Peu après, je déjeune à côté de Bonnafé qui me dit : « Au fait, j'ai rencontré votre patient, Mr ..., un homme vraiment

intéressant, et sympathique. » J'ai d'abord cru qu'il parlait au deuxième degré, mais pas du tout, il était absolument sincère.

Pendant toutes les années qui ont suivi, il n'y jamais eu une consultation sans que mon patient me demande des nouvelles de « Monsieur Bonnafé », puis après sa mort me dise : « Vous vous souvenez de Monsieur Bonnafé ? ». L'espace d'une heure ou deux, il y avait eu une vraie rencontre, une vraie attention, une vraie sympathie, comme la vie de cet homme en était si dépourvue.

Il faut dire que je savais une chose que peu de gens savaient : cet homme était à ses heures perdues un travesti en solitaire et dans la honte. Il avait d'ailleurs volé des centaines de vêtements et sous-vêtements féminins, qu'on a retrouvé un jour entassés dans un garage. Les outils psychanalytiques dont je disposais à l'époque sur le fétichisme ou la perversion ne m'ont servi à rien. Je me dis aujourd'hui que j'aurais dû partir de la question du genre : « un petit garçon qui rêvait d'être une princesse, et qui s'est enragé de la honte que ce désir suscitait ». J'aurais dû voir tout de suite cet enfant malheureux au lieu d'un adulte pris dans les concepts inutiles de perversion ou de paranoïa.

Il faudrait alors aborder un autre champ exogène à notre discipline, que représentent les études de genre. Mais en tout cas, la sympathie était une condition nécessaire, indispensable à tout accueil et à tout traitement possible.

Bonnafé, Ferenczi, Balint, la Fédération, une certaine idée du transfert.

Retour à la poésie : la psychanalyse et la poésie se partagent cette « richesse de sens », cette polysémie, de ne pas se

rattacher à un seul signifié, mais d'ouvrir à l'ensemble des significations possibles.

C'est en cela que la psychanalyse a une démarche radicalement distincte de la psychologie, qui vise à donner une explication unifiante. Pour Bonnafé, la référence poétique était d'abord celle des surréalistes, pour lesquels la poésie devait être la vie. Comme Lacan, il s'en inspirait pour le style de son écriture. Comme André Breton, il croyait au hasard comme rencontre d'une réalité objective et d'une finalité subjective, et s'en inspirait dans la rencontre singulière.

Pour ma part, j'y verrai aussi une proximité avec les poètes de l'action, rejoignant par-là l'idée du performatif. Depuis Rimbaud qui écrivait : « Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux – les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds », avant de réaliser dans sa vie cette écriture poétique, à Blaise Cendrars, ou plus près de nous les poètes américains de la beat génération, j'avais cité Grégory Corso à Alger, comme solution non-violente au désir de guerre : « Ne jamais mourir, mais être sans fin un prince doré de la guerre en images ».

C'est donc l'écoute dans le récit subjectif d'une poésie riche de sens, ouverte à toutes les significations, naturellement polysémique, c'est-à-dire autorisant plusieurs points de vue pour sortir d'une perspective unique qui serait assignée de façon contrainte, et enfin une poésie orientée vers l'action.

Pas seulement l'écoute mais aussi l'écho, c'est-à-dire la résonance en nous, qui est notre transfert. Dans des termes qui ont souvent été utilisés aux Ateliers : « Qu'est-ce que ça me fait, dans quel état il ou elle me met », quelles

sensations, images, associations me viennent, qui, si je les réalise, vont permettre d'entrer en relation avec ce qui a été refoulé, retranché ou forclos.

Lucien Bonnafé encore : « Je parle de l'ensemble du champ où s'enracine une culture raffinée de la science et de l'art de l'écoute et de l'écho, dans un exercice spirituel poétique, où les ampleurs des sens, l'immensité évocatrice des harmoniques, autrement dit la culture de la richesse des sens, permettent à la relation humaine de s'entendre avec qui, perdu, peut être aidé à se retrouver, rejeté, peut être aidé à se resituer. » (2*)

Pour terminer, je poserai quelques questions :

Les psychanalystes ne reconnaissent dans leurs outils conceptuels que le passage à l'acte ou l'acting out. L'acte est censé interdit dans la cure pour laisser place à la parole. Nous avons vu avec Austin et Pierre Delaunay comment la parole pouvait avoir une valeur d'acte. Mais indépendamment du performatif, l'acte a aussi valeur de parole. Dans quelles conditions ou occasions le psychanalyste pourrait-il être amené à effectuer un acte transférentiel positif ? Bonnafé, lui, n'hésitait pas à aller jusqu'au point de vertige. Celui qui s'engageait dans le domaine psychique devait avoir, disait-il, « l'attrait du vertige ». (3*)

La question de l'amour et de la sympathie. Nous les avons retrouvés là aussi chez Bonnafé comme chez Pierre Delaunay, comme elles existaient en filigrane chez Ferenczi

ou Balint. C'est l'idée que la voie du désir ne suffit pas pour certains analysants les plus en souffrance.

La question de savoir dans quelle cité vit le patient, question chère à Bonnafé, peut tout à fait s'entendre comme un élargissement de l'environnement winnicottien, question si importante où la mère, ou le père, deviennent le corps social, avec sa psycho-géographie, sa cartographie, et plus généralement la culture ou la civilisation. Je n'imagine pas de recevoir un patient sans chercher à savoir où il vit, avec qui, de quelle façon, autrement dit quelle est sa cité, quel est son environnement, tant de l'enfance que de l'actuel. Autrement dit, il n'y a pas de sujet hors cité.

L'intrasubjectivité pure est un mythe de la psychanalyse, qui a été nécessaire à son développement théorique et métapsychologique, mais qui est insuffisant à désigner un sujet. (4*)

Enfin l'engagement transférentiel distingue radicalement deux formes de psychiatrie, comme deux pratiques de psychanalyse. Chez Lacan, tout dépend à quel passage on se réfère, et de fait les deux modes de fonctionnement existent chez les psychanalystes post-lacaniens, selon l'utilisation ou non du contre-transfert.

La possibilité de l'acte, la sympathie, la prise en compte de l'environnement, l'engagement transférentiel sont des questions clivantes dans la psychanalyse aujourd'hui. Le travail avec les psychoses, tel qu'il a été construit par le désaliénisme, est venu obliger les psychanalystes, dans le

sens où Levinas dit que le visage oblige l'autre qui le regarde.

1 J'ai le souvenir à ce sujet de Pierre Babin évoquant la colère qu'il ressentait en tant qu'analyste lorsqu'il était confronté à la présence d'une telle contrainte tyrannique à l'intérieur du sujet en analyse.*

2 Il y a de nombreux ouvrages de ou sur Lucien Bonnafé. Les citations de cet article sont tirées de « Désaliéner ? Folie(s) et société(s) » aux Presses Universitaires du Mirail. On peut aussi trouver des témoignages de sa pensée et de sa pratique dans « Lucien Bonnafé, psychiatre désaliéniste », textes rassemblés par Bernadette Chevillion à L'Harmattan.*

3 C'est avec Claudine Ach-Winerbet que nous avons longuement parlé de cette question du vertige dans le transfert psychanalytique.*

4 Sur ce sujet, on peut se référer à l'ouvrage extrêmement documenté de Jean-Claude Polack : « Politique(s) de l'inconscient. Essais pour une métapsychanalyse. » chez Erès.*